

1862.

sujet du Mexique, surtout dans un moment où les troupes françaises éprouvaient des difficultés.

C'est par cette conduite sage, prudente, réservée, que les ministres de l'Angleterre épargnèrent à leur pays les épreuves que la France eut à subir.

Dès cette époque, au contraire, la politique française se trouve irrévocablement compromise. Les grandes idées de pondération et d'équilibre américain, d'indépendance et de régénération des races latines, à la faveur desquelles, pendant quelque temps, les projets d'intervention avaient pu paraître ne manquer ni de noblesse, ni de grandeur, ne s'aperçoivent plus que dans un vague lointain ; elles restent seulement l'illusion généreuse de quelques esprits abusés. Il faut que Juarez tombe et que les soldats français dressent le pavois sur lequel montera l'archiduc Maximilien proclamé empereur du Mexique. Tel est maintenant le but immédiat et bien défini assigné à l'expédition par le représentant diplomatique de la France. Et pourtant le ministre de la guerre écrivait au général de Lorencez en lui traçant un programme qui ne put malheureusement être suivi : « En vous établissant dans Puebla, vous donneriez un appui suffisant au parti conservateur, s'il existe, pour se former, se produire, et amener les conditions d'un gouvernement qui offre d'autres garanties de stabilité et de justice que celui qui est établi dans ce moment.... Ce plan aurait l'avantage, au point de vue politique, de laisser aux partis le champ libre pour se disputer le pouvoir dans les murs de Mexico, ainsi que cela s'est pratiqué jusqu'à présent, et permettrait à ceux qui ne veulent pas de Juarez de triompher sans que vous fussiez compromis » (1).

(1) Le ministre de la guerre au général de Lorencez, 30 mai 1862.

CHAPITRE QUATRIÈME.

SOMMAIRE.

Composition et situation du corps expéditionnaire. — Topographie du pays entre Orizaba et Puebla. — Combat des Cumbres (28 avril 1862). — Attaque de Puebla (5 mai). — Marche rétrograde de Puebla sur Orizaba. — Combat de la Barranca-Seca (18 mai). — Mésintelligence entre le général de Lorencez et M. de Saligny. — Le général de Lorencez rétablit ses communications avec Vera-Cruz. — Difficultés pour les approvisionnements de vivres. — Arrivée du général Douay. — Situation politique. — Siège d'Orizaba par l'armée mexicaine. — Combat du Cerro-Borrego (14 juin). — Mesures gouvernementales du général Almonte. — Marche des convois entre Orizaba et Vera-Cruz. — Arrivée d'un premier renfort. — Lettre de l'Empereur au général de Lorencez. — Départ du général de Lorencez.

Le corps d'armée du général de Lorencez avait un effectif de 7,300 hommes environ (1).

Composition
et situation du
corps
expéditionnaire.

ORGANISATION DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE.

(1) Commandant en chef le général de division DE LORENCEZ.
 Chef d'état-major général. le colonel d'état-major LETELLIER-VALAZÉ.
 Chef des services administratifs . . . le sous-intendant militaire RAOUL.
 Commandant de l'artillerie. le chef d'escadron MICHEL.
 Commandant du génie le capitaine DE COATPONT.

Troupes de terre. { 1^{er} bataillon de chasseurs à pied. Commandant MANGIN.
 { 99^e régiment de ligne. Colonel L'HÉRILLER.
 { 2^e régiment de zouaves Colonel GAMBIER.

Troupes de marine. { Bataillon de marins fusiliers. Cap. de frégate ALLÈGRE.
 { Régiment d'infanterie de marine. Colonel HENNIQUE.

2^e escadron du 2^e régiment de chasseurs d'Afrique. . . Capitaine DE FOUCAULT.

1862.

La santé des troupes était alors excellente ; seuls les soldats de la première colonne, éprouvés par leur séjour prolongé dans la terre chaude, n'étaient pas encore complètement remis de leurs fatigues.

On avait pu largement assurer les transports ; un grand convoi portant 200,000 rations de vivres et 400,000 rations de vin, se tenait prêt à suivre les colonnes dans leur marche sur Puebla ; la situation matérielle était aussi bonne que possible, et le soldat n'aurait pas eu à souffrir, si sa solde n'eût été tout à fait insuffisante dans un pays où la monnaie de billon est à peu près inconnue, et où la plus petite pièce d'argent généralement employée (le *medio-real*, environ 0 fr. 30) ne représente guère dans les échanges plus de la moitié de la valeur qu'elle aurait en France ⁽¹⁾.

Les installations du grand hôpital d'Orizaba avaient été complétées ; on y laissa, sous la protection de deux compagnies d'infanterie de marine et de deux pièces, environ 500 malades ou malingres appartenant pour la plupart aux premiers détachements venus avec l'amiral.

Artillerie de terre : 1^{re} batterie du 9^e rég. d'artillerie. Capitaine BERNARD.

Artillerie de marine.	{	2 ^e batterie d'artillerie de marine.	Capitaine MALLAT.
		Batterie d'obusiers de montagne servie	
		par les marins.	Lieut. de vaisseau BRUAT.

Génie : 6^e compagnie du 2^e régiment. Capitaine BARILLON.

Section du génie colonial.

1^{re} comp. du 3^e escadron du train des équipages. . . . Capitaine TORRACINTA.

⁽¹⁾ Outre le *medio*, on trouve encore le *quartillo*, petite pièce d'argent peu répandue. La monnaie divisionnaire de billon est très-rare ; pour suppléer à son insuffisance, certains grands hacenderos font frapper des médailles, sorte de monnaie fiduciaire qui, d'ordinaire, est facilement acceptée dans le voisinage de leurs propriétés. Aux environs de Cordova, on voit même ces médailles de métal remplacées par de petits morceaux de savon marqués d'une estampille.

1862.

Le 27 avril au matin, le général de Lorencez, accompagné de M. de Saligny et du général Almonte, partit d'Orizaba pour se porter sur Puebla. En déduisant de l'effectif total les détachements laissés à Vera-Cruz et à Orizaba, les malades et les non-valeurs, il restait environ 6,000 combattants. C'est avec cette poignée d'hommes que le général de Lorencez allait, à 2,000 lieues de la patrie, tenter de pénétrer au cœur d'un pays ennemi, dans des régions inconnues et sous un climat dangereux ; mais, par ses qualités militaires, par la valeur de chacun des éléments qui la composaient, cette petite armée était une des plus belles que l'on pût voir.

L'éloignement de la France, loin d'amollir les courages, inspirait en quelque sorte plus d'énergie au soldat ; il semblait que dans ces régions lointaines du Nouveau-Monde, la guerre avait quelques-uns des charmes de l'aventure. La meilleure intelligence régnait alors entre les chefs militaires et les hommes politiques qui les accompagnaient ; l'espoir du succès était dans tous les cœurs.

Le général de Lorencez était plein de confiance. Il écrivait au ministre ⁽¹⁾ :

..... « Nous avons sur les Mexicains une telle supériorité de race, d'organisation, de discipline, de moralité, et d'élévation de sentiments que je prie Votre Excellence de vouloir bien dire à l'Empereur que dès maintenant à la tête de ses 6,000 soldats, je suis le maître du Mexique.

« Je regretterais profondément que les correspondances officielles ou particulières, eussent détourné l'Empereur de ses projets sur le Mexique et qu'elles eussent fait hésiter le prince Maximilien à accepter la couronne que Sa Majesté voulait lui mettre sur la tête. Je suis de plus en plus convaincu que la monarchie, ainsi que j'ai

⁽¹⁾ Le général de Lorencez au ministre, 26 avril 1862.

1862.

déjà eu l'honneur de l'écrire à Votre Excellence, est le seul gouvernement qui convienne au Mexique, et je suis également assuré qu'en très-peu d'années ce pays, bien gouverné, jouira d'une prospérité inouïe. »

Topographie
du pays
entre Orizaba
et Puebla.

Deux routes conduisent d'Orizaba sur le plateau d'Anahuac ; l'une, qui avait été déjà parcourue en partie par les troupes de l'amiral Jurien, suit l'étroite vallée du Rio Blanco et franchit, aux Cumbres d'Acultzingo, la grande chaîne qui limite la terre tempérée. La deuxième traverse les montagnes aux Cumbres de Maltrata ; elle est fort difficile, quoique à la rigueur praticable aux voitures, et vient aboutir à San Andrés Chalchicomula. Le général de Lorencez suivit la première de ces routes.

Le général Zaragoza, gêné par la présence à Matamoros de Izucar de quelques milliers d'hommes des bandes réactionnaires, se retira d'abord au delà des montagnes à San Agustín del Palmar, d'où il pouvait surveiller à la fois les routes d'Orizaba et celles de Matamoros.

Mais le gouvernement de Juárez ayant obtenu la neutralité de Zuloaga, un des principaux chefs de la réaction, le général Zaragoza, dégagé en grande partie des préoccupations qui lui venaient de ce côté, se porta de nouveau en avant et vint prendre position aux Cumbres, le jour même où le général de Lorencez sortait d'Orizaba.

Les Cumbres d'Acultzingo forment, comme nous l'avons dit, une partie du soubassement du plateau d'Anahuac. Ce sont deux épaisses murailles presque verticales, séparées par une étroite vallée, qui court du nord au sud et débouche sur Tehuacan⁽¹⁾. C'est sur cette forte position, presque impossible à tourner, que le général Zaragoza résolut d'attendre

(1) Voir le plan.

1862.

les troupes françaises. Il avait environ 4,000 hommes divisés en cinq brigades d'infanterie, trois batteries de montagne de 6 pièces et deux cents cavaliers. Il les répartit de la manière suivante : à sa droite une brigade sous les ordres du colonel Escobedo ; au centre, défendant la route et les bâtiments en partie ruinés d'un ancien *presidio*, une brigade commandée par le général Arteaga ; à sa gauche la brigade du général Negrete. En arrière, sur le sommet des grandes Cumbres, une brigade en première réserve ; plus en arrière encore, sur les pentes des deuxièmes Cumbres, une autre réserve formée par la brigade du général Porfirio Díaz avec une batterie de 6 pièces.

Le général de Lorencez, après avoir bivouaqué, le 27 avril, à l'hacienda de Tecamalucan, prit possession du village d'Acultzingo, le lendemain matin vers neuf heures ; il y établit son camp. Depuis le départ d'Orizaba, on n'avait aperçu que quelques éclaireurs ennemis chargés de surveiller les mouvements de la colonne française. Les renseignements s'accordaient à dire que le général Zaragoza se repliait sur Mexico et que le passage des Cumbres était libre ; on campa donc à Acultzingo, croyant n'avoir devant soi que quelques escadrons de cavalerie et sans se douter de la proximité de l'ennemi, dont les forces étaient dissimulées derrière les escarpements de la montagne. Mais vers une heure et demie, une compagnie de zouaves, ayant commencé à gravir les hauteurs pour prendre une position de grand'garde, fut accueillie par une vive fusillade, et presque aussitôt l'ennemi démasqua le feu de ses batteries.

Le général de Lorencez fit immédiatement prendre les armes et se décida à forcer le passage le jour même. Il donna l'ordre au bataillon de chasseurs à pied de se porter en avant et d'engager l'action. Deux compagnies gravi-

Combat
des Cumbres.
28 avril 1862.

rent les pentes de droite de la montagne pour enlever la batterie que les Mexicains avaient établie sur un contre-fort et dont le feu commandait la route. Au centre, deux autres compagnies et la compagnie de grand'garde des zouaves, suivirent les sentiers rocailleux sur le flanc des hauteurs ; à gauche, les deux dernières compagnies s'avancèrent sur la route, marchant droit sur les ruines du presidio, où l'ennemi s'était fortement retranché. La cavalerie, qui ne pouvait être utilisée dans la circonstance, fut massée derrière un mouvement de terrain.

Les Mexicains étaient trop supérieurs en nombre, et leur position trop forte, pour que les chasseurs à pied pussent suffire à les déloger. Le général de Lorencez fit soutenir les chasseurs par un bataillon du 2^e zouaves ; deux compagnies de ce bataillon allèrent appuyer la compagnie de zouaves, qui se trouvait déjà au centre ; deux autres se portèrent à l'aile gauche.

Dès que les zouaves eurent rejoint les premiers détachements engagés, l'offensive fut reprise avec vigueur ; mais le feu de l'ennemi arrêta encore l'élan des troupes ; il fallut envoyer de nouveaux renforts. Enfin, à trois heures, le presidio fut enlevé ; une compagnie, qui avait débordé la droite de l'ennemi, atteignit le col de la montagne, repoussa à la baïonnette les attaques des Mexicains, qui pensaient l'écraser sous leur nombre, et couronna les hauteurs de gauche. Bientôt après, deux compagnies de zouaves couronnèrent également les hauteurs de droite ; ce mouvement détermina l'ennemi à abandonner définitivement la position et à se retirer au delà du Puente Colorado au pied des deuxièmes Cumbres. Les zouaves le suivirent de près ; mais la nuit approchant, ils reçurent l'ordre de s'arrêter en avant du pont et de ne plus répondre à son feu.

Pendant ce combat, le général de Lorencez s'était avancé sur la route avec le 99^e de ligne et le bataillon de marins qui, formant la réserve, montaient lentement sac au dos. Il établit ces troupes au bivouac, sur le col même, afin de surveiller les mouvements de l'ennemi, et fit redescendre les zouaves et les chasseurs sur Acultzingo, où ils avaient laissé leurs bagages.

Dans cette journée, huit compagnies du 2^e zouaves et six compagnies du 1^{er} bataillon de chasseurs à pied avaient enlevé, après un combat de trois heures, une position formidable, sur une hauteur de 600 mètres d'élévation, que le général ennemi considérait, à juste titre, comme l'obstacle le plus sérieux à opposer à la marche des troupes françaises. Les Mexicains l'avaient défendue avec une division de 4,000 hommes (dont 2,000 seulement furent engagés), 200 cavaliers et 18 pièces d'artillerie. Il ne fut pas possible d'évaluer leurs pertes. Celles de la colonne française ne s'élevèrent qu'à deux hommes tués et 32 blessés. Deux obusiers de montagne et vingt prisonniers restèrent entre ses mains.

Le général Zaragoza se replia avec le gros de ses troupes sur San Augustin del Palmar. La brigade Escobedo, ayant été rejetée fort à gauche, fut obligée de se retirer par la route de Tehuacan.

Le 29 avril, le général de Lorencez ayant laissé le bataillon de chasseurs au Puente Colorado pour protéger le passage du convoi, franchit lui-même les deuxièmes Cumbres avec le reste de ses troupes. Il s'arrêta au village de la Cañada de Ixtapan, à 10 kilomètres de Puente Colorado, pour attendre ses voitures, dont les dernières ne le rejoignirent que le 30 au soir.

1862.

Le corps expéditionnaire était alors arrivé sur le grand plateau d'Anahuac, au centre duquel est bâtie la Puebla de los Angeles, riche et populeuse cité, la deuxième ville du Mexique ⁽¹⁾.

Cette contrée, dont l'altitude est de 2,200 mètres, jouit d'un climat sain et tempéré; elle est couverte de riches haciendas et de nombreux villages, autour desquels se cultivent toutes les céréales d'Europe. Dominée à l'est par le pic d'Orizaba, la vallée de Puebla est limitée à l'ouest par la chaîne volcanique du Popocatepelt et de l'Ixtaccihualt, qui la sépare de la vallée de Mexico ⁽²⁾. La fonte régulière et constante des neiges, qui couvrent ces énormes montagnes, alimente les ruisseaux et les canaux artificiels dont les eaux, réparties sur les cultures environnantes, entretiennent dans l'atmosphère une fraîcheur inconnue à la plupart des autres provinces du Mexique.

Le corps d'armée du général de Lorencez partit de la Cañada le 1^{er} mai et arriva le même jour au village de San Agustín del Palmar, suivant de très-près les troupes mexicaines, dont la ligne de retraite était jalonnée par les incendies des meules de paille qui abondent sur le plateau. Le 2 mai, la colonne s'arrêta au grand village de Quetcholac; le jour suivant à Acatzingo; le 4 mai, elle atteignit Amozoc, petite ville à 16 kilomètres en avant de Puebla.

Ces marches s'étaient effectuées sans difficultés et sans trop de fatigues. Les pluies torrentielles, accompagnées de

⁽¹⁾ Mexico compte 210,000 habitants environ; Puebla, 74,000; Guadalajara, 72,000.

⁽²⁾ Le Popocatepelt est à une altitude de. 5,419 mètres.
L'Ixtaccihualt. 4,779
Le pic d'Orizaba 5,475
La limite des neiges éternelles est à. 4,000

1862.

tonnerre et d'éclairs, particulières dans cette saison aux pays tropicaux, commençaient cependant à tomber journellement; mais, à cette époque, les orages n'éclatent que vers 4 heures du soir, et les matinées sont presque toujours belles. Le sol n'était pas encore détrempe par les pluies; elles avaient au contraire l'avantage de faire disparaître la poussière qui, pendant la saison sèche, s'accumule en quantité énorme sur les routes et rend la marche très-fatigante; aussi les soldats étaient-ils toujours bien disposés, bien portants et remplis d'énergie.

Ce fut seulement à Amozoc que le général de Lorencez eut connaissance des projets de l'ennemi. Le général Zaragoza était résolu, disait-on, à se défendre à outrance dans Puebla, où il s'était renfermé avec une forte garnison; les rues en étaient barricadées et armées de canon. Jusqu'alors aucun avis précis n'avait été donné à l'armée française; les populations, celles même qu'on disait appartenir au parti réactionnaire, restaient très-froides ⁽¹⁾; quant aux contingents que devaient amener Marquez, Cobos et les autres chefs, on n'en avait aucune nouvelle. Dans la soirée, un ingénieur mexicain, qui fut présenté au général de Lorencez lui procura quelques renseignements sur la place.

Puebla est une ville ouverte; elle est construite régulièrement, les rues se coupent à angle droit, et chaque îlot de maisons ou cadre forme une sorte de forteresse carrée, très-efficacement flanquée par les barricades des rues. De nombreux couvents, dont les murs solidement bâtis ont plusieurs mètres d'épaisseur, servaient de point d'appui à la défense intérieure; en les reliant par des communications couvertes, l'ennemi en avait formé au centre de la place un vaste ré-

⁽¹⁾ Le général de Lorencez au ministre, 22 mai.

1862.

duit, que le général de Lorencez ne pensait pas pouvoir enlever de vive force. La ville est commandée, à un kilomètre au nord-est, par le Cerro de Guadalupe, colline d'un relief de 102 mètres, aux pentes abruptes et sur laquelle est construit un couvent. L'ennemi l'avait fortifié et garni d'artillerie. Ce mamelon se prolonge, vers l'ouest, par une crête de 1200 mètres environ de longueur, dont l'extrémité (en contre-bas de 50 mètres du couvent de Guadalupe) est couronnée par un petit fort carré en maçonnerie appelé *Loreto*.

L'ingénieur mexicain, rappelant les épisodes des guerres civiles, pendant lesquelles la ville avait toujours été attaquée et enlevée par le sud, donnait l'avis de négliger les fortifications de Loreto et de Guadalupe, d'un accès fort difficile, et dont l'artillerie ne devait avoir du reste que peu d'action contre une attaque faite sur la partie opposée de la ville. Appuyé dans son opinion par les commandants du génie et de l'artillerie, le général de Lorencez pensa, au contraire, qu'il était imprudent d'aller se heurter contre les massifs de maçonnerie et les barricades de la ville, et qu'il était préférable d'enlever les forts.

Attaque
de Puebla.
5 mai.

Le 5 mai, au point du jour, l'armée française quitta Amozoc, et à neuf heures et demie du matin, ayant dépassé les mouvements de terrain qui masquaient son horizon, elle se trouva en vue de Puebla.

Le général Zaragoza avait environ 12,000 hommes commandés par les généraux Negrete, Berriozabal, Diaz, Lamadrid, Tapia et Alvarez (ce dernier commandant de la cavalerie); il avait envoyé une partie de ses troupes aux ordres des généraux Carbajal et O'Horan du côté d'Atlixco et de Matamoros, pour arrêter les bandes réactionnaires qui ten-

1862.

teraient de rallier l'armée française; il se tenait sur la défensive dans la ville et avait fait occuper les hauteurs par la division Negrete ⁽¹⁾, forte de 1200 hommes avec 2 batteries de campagne et de montagne; le reste des troupes mexicaines attendaient l'attaque du côté de la plaine.

Après une reconnaissance trop rapide pour être complète, le général de Lorencez persista dans son intention de faire attaquer le Cerro de Guadalupe.

En arrivant d'Amozoc, on ne pouvait pas apercevoir le fort de Loreto, entièrement caché par le couvent; il était probable que les pentes qui y conduisaient étaient moins roides que celles de l'autre extrémité, mais pour l'aborder, il eût fallu exécuter un grand mouvement tournant pendant lequel les troupes auraient été longtemps exposées au feu de l'ennemi et se seraient trop éloignées du convoi que l'on faisait masser près de l'hacienda de los Alamos.

L'attaque de Guadalupe ayant donc été définitivement résolue, des rampes praticables à l'artillerie furent ouvertes le long d'un ravin qu'on devait traverser, et les troupes arrêtées à 3 kilomètres de la ville firent le café.

A onze heures, les dispositions suivantes furent prises :

La colonne d'attaque, formée de deux bataillons de zouaves ayant entre eux les dix pièces d'artillerie, traversa le ravin et appuya sur la droite de manière à aborder les

(1) Le général Negrete, ancien chef réactionnaire, s'était rallié au gouvernement de Juarez au moment de l'invasion étrangère; il résista à toutes les suggestions et ne voulut pas se joindre à Almonte; il en était de même de O'Horan, ancien aide de camp et secrétaire particulier de Marquez. — Le général O'Horan adhéra plus tard à l'empire et fut fusillé sur l'ordre de Juarez après la chute de l'empereur Maximilien; quant à Negrete, qui fut pendant quelque temps ministre de la guerre de Juarez, il reprit les armes contre le gouvernement libéral aussitôt que les troupes françaises eurent quitté le Mexique.